

## Les sirènes

Avant même que les bombes ne fussent tombées, la guerre s'était insinuée autrement, insidieusement, dans les interstices du quotidien : dans les conversations subitement interrompues, dans les regards anxieux qui se croisaient et se fuyaient sur les étals des marchés, dans ces silences anormaux qui surgissaient, comme des gouffres, entre deux phrases banales. On murmurait que les armées avançaient, que la frontière n'était plus qu'à quelques heures de marche, que la nuit désormais s'emplit de clameurs autres que le murmure des vents. Et peu à peu, sans que personne n'osât vraiment le formuler à voix haute, la ville avait compris que son destin venait de basculer. C'était la conscience, par osmose silencieuse, de son destin précipité.

Quelques semaines seulement ; et pourtant le temps semblait s'être distendu, étiré comme une corde trop tendue prête à rompre. Les jours s'étaient mis à glisser les uns sur les autres, indistincts, avalés par les rumeurs, les coupures d'électricité et les nuits lacérées par les bombardements. Peu à peu, presque sans nous en rendre compte, nous avons adopté un rituel étrange et contraint : chaque soir, ou presque, nous descendions dans la station de métro avant même que les sirènes ne se mettent à hurler. Comme ces animaux qui pressentent l'orage bien avant que l'éclair ne fende le ciel, nous nous préparions à affronter l'invisible, l'insondable, à tenter de survivre à la violence sourde qui rampait déjà sur la ville.

Assis sur les marches froides, adossés aux piliers massifs de béton, nous levions parfois les yeux vers la voûte incurvée de la station, comme si la pierre pouvait devenir transparente et nous révéler ce qui rôdait au-dessus de nos têtes. Pendant ces instants suspendus, la station ressemblait à une photographie figée du monde d'avant : des silhouettes immobiles, des visages éclairés par la lumière pâle des néons, et au-dessus de nous, invisible mais omniprésente, la nuit qui préparait sa violence. La station était devenue notre refuge. Ce refuge improvisé n'était pourtant qu'un morceau de béton, mais il était devenu, nuit après nuit, une étrange petite cité souterraine où chacun apportait ses peurs, ses souvenirs et ses gestes ordinaires pour tenter de reconstruire, sous terre, l'illusion fragile d'une vie normale. Une caverne improvisée dans les entrailles de la ville, où l'on venait entasser nos sacs, nos fatigues et cette inquiétude sourde qui, depuis le début de la guerre, s'était installée dans nos poitrines comme un hôte indésirable. Autour de moi, les habitants s'installaient lentement, avec cette résignation calme que la répétition finit toujours par engendrer. Une femme repliait soigneusement une couverture sur ses genoux, comme si ce geste ordinaire pouvait encore préserver un fragment de normalité. Un vieil homme observait les rails sombres qui disparaissaient dans le tunnel, le regard perdu dans cette obscurité, comme s'il espérait voir surgir un train capable de nous emporter très loin d'ici, hors de portée de la guerre. Un enfant, assis à même le sol, traçait distraitemment des cercles dans la poussière grise qui s'était déposée partout depuis les premières frappes.

Personne ne parlait beaucoup. Quand les voix s'élevaient parfois, elles ne faisaient que répéter les mêmes inquiétudes que l'on murmurait depuis des jours. On entendait quelqu'un dire qu'il avait appris que le quartier voisin avait été touché la veille, une femme expliquer à demi-mot que son frère pensait que l'armée finirait bien par repousser l'attaque, tandis qu'un

autre affirmait, avec une conviction fragile, que tout cela ne pouvait pas durer éternellement. Les conversations s'étaient usées au fil des jours, rabotées par l'inquiétude et la fatigue.

Alors nous attendions. Mais la sirène finit par venir. Elle surgit dans la nuit comme une entaille. Un hurlement long, métallique, presque inhumain, qui semblait déchirer le ciel de part en part. Le son se répercuta contre les façades, glissa dans les rues désertes et descendit jusqu'à nous dans les profondeurs du métro, comme si la ville entière gémissait sous la menace. Un frisson parcourut la station. Personne ne se leva. Le signal d'alerte. Le prélude des bombardements. Tout le monde le connaissait. Fallait-il alors céder à la peur qui, insidieuse et glaciale, rampait déjà dans nos poitrines comme une brume mortifère prête à étouffer jusqu'au dernier souffle de courage ? Devions-nous nous abandonner à la panique, laisser nos esprits se dissoudre dans cette agitation fébrile qui saisit parfois les foules lorsqu'elles pressentent l'approche inexorable du désastre ? Était-il écrit que nous devions ployer sous le poids invisible des bombes encore suspendues quelque part dans la nuit, écrasés non seulement par leur violence, mais par l'anticipation funeste de leur chute ? Fallait-il consentir à ce que la peur règne sans partage sur nos gestes et sur nos pensées, nous reléguant à l'état de silhouettes tremblantes, pétrifiées dans l'attente de leur propre disparition ? Ou bien rester là, figés, devant la puissance écrasante des puissances qui s'affrontaient au-dessus de nos têtes, comme si l'existence fragile de chacun d'entre nous ne pesait rien face aux décisions froides des empires et aux calculs impassibles des guerres ? Fallait-il se battre ?

Au fil des jours, quelque chose d'étrange s'était produit en nous : la peur avait commencé à se transformer, comme si l'âme humaine, confrontée trop longtemps à l'abîme, finissait par apprivoiser l'ombre qui la menaçait. Les premiers jours, elle avait été brutale, panique, presque animale. Elle nous avait saisis à la gorge comme une bête traquée, bondissant dans nos corps avec la violence primitive de l'instinct de survie. Désormais elle ressemblait plutôt à une fatigue épaisse, une présence obscure tapie dans la poitrine, qui accompagnait chacun de nos gestes comme une ombre fidèle.

Et tandis que cette fatigue obscure s'installait lentement dans nos esprits, la nuit, elle, poursuivait implacablement son œuvre. La sirène continuait de hurler au-dessus de nous. Ce hurlement semblait ne jamais devoir finir, comme si la ville tout entière gémissait à travers cette voix mécanique. Plus le hurlement se prolongeait, plus une tension sourde semblait envahir l'air de la station, comme si le temps lui-même retenait sa respiration, suspendu entre l'instant présent et l'explosion qui ne manquerait pas d'arriver. Puis, quelque part dans la nuit, un autre bruit surgit. Un grondement grave, lointain, comme un tonnerre contenu dans les nuages : les batteries antiaériennes venaient de s'éveiller. La ville entraînait dans la bataille. La guerre semblait alors rôder au-dessus de nous comme une ombre gigantesque, une vieille souveraine aveugle qui avançait dans la nuit en renversant les maisons d'un geste distrait.

Puis le premier impact arriva. Durant une fraction de seconde, tout sembla suspendu, les respirations, les pensées, jusqu'au battement même de nos cœurs. À cet instant précis, nous n'étions plus des habitants d'une ville, ni même des citoyens d'un pays : seulement des vies minuscules suspendues sous des tonnes de béton, attendant que le ciel décide de leur sort. Un sifflement aigu fendit l'air. Une seconde plus tard, la déflagration secoua la terre. Le

silence devint plus lourd encore. Un silence assourdissant, presque violent, comme si l'absence même de bruit criait la peur que personne n'osait dire.

Une seconde explosion retentit, plus proche cette fois. La déflagration fut si violente que le sol sembla se soulever sous nos pieds. Les piliers frémirent. Une pluie fine de poussière se détacha du plafond et se mit à tomber dans la lumière des néons, tournoyant lentement comme des flocons de cendre. Pendant une seconde interminable, je crus que la voûte entière du métro allait s'effondrer sur nous, et je vis dans les regards autour de moi la même pensée silencieuse : peut-être que cette nuit serait la dernière. L'onde de choc parcourut le sol, remonta le long des murs et vint mourir dans nos corps comme un frisson glacé. Certains avaient fermé les yeux. D'autres fixaient leurs mains avec une intensité étrange, comme si la simple observation de leurs doigts pouvait les maintenir ancrés dans la réalité. Un enfant se mit à pleurer quelque part dans la station. Et je compris soudain quelque chose. Ce n'étaient pas les bombes qui nous écrasaient le plus. C'était ce silence. Un silence tendu, suspendu, qui semblait attendre la prochaine explosion comme on attend une sentence irrévocable.

Alors je me levai. Mes jambes tremblaient légèrement lorsque je fis quelques pas au milieu de la station. Les regards se tournèrent vers moi. Des regards creusés par l'insomnie et l'effroi, des regards immobiles où se mêlaient une lassitude abyssale et cette lucidité tragique que les hommes n'acquièrent qu'au voisinage de la mort ; des regards caves et translucides, pareils à ces eaux profondes où la lumière n'ose plus descendre, dans lesquels tremblait une question muette ; savoir si la minute qui venait serait encore habitée par la vie ou déjà envahie par l'ombre. Certains étaient dilatés d'une stupeur presque sépulcrale, d'autres chargés d'une gravité résignée, comme si chacun d'eux portait déjà en lui l'intuition obscure de sa propre finitude, et tous semblaient suspendus à mon geste avec cette intensité douloureuse que prennent les yeux humains lorsque, face à la possibilité imminente de disparaître, ils cherchent désespérément une étincelle, fût-elle infime, capable de rappeler au monde qu'ils sont encore vivants. Je ne savais pas vraiment ce que j'allais faire. Peut-être voulais-je simplement briser ce silence oppressant qui pesait sur nous plus lourdement que les voûtes de béton. Je pris une inspiration. Et je me mis à chanter.

Ma voix était faible au début, presque timide. Une vieille chanson que ma mère fredonnait autrefois dans la cuisine, les soirs d'hiver, quand la lumière était douce et que le monde semblait encore stable. Une mélodie simple. Une mélodie fragile. Une mélodie qui n'avait jamais été faite pour survivre au fracas des missiles. Ma voix trembla. Puis une autre voix s'éleva. Une femme assise contre le mur. Puis une autre encore. Et une autre. Peu à peu, la station entière se mit à chanter. Des voix hésitantes, parfois brisées, parfois fausses, mais obstinées. Des voix humaines qui tentaient maladroitement de s'agripper les unes aux autres pendant que, là-haut, la guerre labourait la nuit.

Les missiles traçaient leurs arcs invisibles dans le ciel noir, comme des comètes de métal venues éventrer l'obscurité. Les sirènes hurlaient encore dans les rues désertes, longues plaintes mécaniques qui s'échouaient contre les façades meurtries. Par moments, une déflagration plus proche faisait vibrer les voûtes du métro. Là-haut, la ville se fissurait dans le fracas des frappes. Mais sous terre, dans cette station devenue abri, une centaine de voix humaines chantaient. Et il y avait quelque chose d'étrangement bouleversant dans ce contraste

: au-dessus, les machines de guerre qui déchiraient la nuit ; en dessous, de simples voix humaines qui tentaient, obstinément, de recoudre le monde. Et pendant quelques minutes, au cœur même du tumulte du monde, la guerre sembla reculer d'un pas, comme une bête brutale surprise de rencontrer, face à elle, quelque chose qu'elle ne savait pas détruire.

Puis, peu à peu, les explosions s'éloignèrent. Le ciel continua encore un moment de gronder au-dessus de la ville, comme un orage qui s'attarde au loin, avant de disparaître derrière l'horizon. Les sirènes, elles aussi, finirent par s'éteindre. Leur hurlement métallique se dissipa dans l'air froid de l'aube, laissant derrière lui un silence étrange, presque irréel. Un silence neuf. Dans la station, personne ne parla immédiatement. Nos voix venaient de s'éteindre et nous restions là, immobiles, comme si nous avions peur de briser cet instant fragile. Certains regardaient le sol. D'autres levaient les yeux vers la voûte du métro, comme pour vérifier que le plafond tenait encore, que la pierre avait résisté à la nuit. Puis quelqu'un se leva. Un homme que je n'avais jamais vu auparavant. Il ramassa son manteau, l'enfila lentement, et se dirigea vers les escaliers. Les autres le suivirent. Un mouvement lent, presque solennel, comme une procession silencieuse qui remonterait des profondeurs de la terre.

Lorsque nous atteignîmes la sortie du métro, l'aube blanchissait déjà les rues. La ville semblait méconnaissable. Des façades éventrées laissaient apparaître des appartements ouverts comme des blessures béantes. Des rideaux pendaient dans le vide. Des tables renversées, des lampes brisées, des fragments de vie suspendus dans la poussière. Le sol était couvert de gravats et d'éclats de verre qui scintillaient faiblement sous la lumière pâle du matin. Une odeur âcre de béton pulvérisé et de fumée stagnait dans l'air immobile. La guerre avait traversé la nuit comme un incendie. Autour de moi, les gens observaient les ruines sans un mot. Un homme ramassa un morceau de brique. Une femme se pencha pour épousseter machinalement le manteau de son enfant. Un chien errait au milieu de la chaussée, les oreilles basses, comme s'il cherchait à comprendre ce qui restait du monde qu'il connaissait. Personne ne criait. Personne ne pleurait. Puis, derrière moi, une voix reprit doucement la chanson. Une voix fragile. Presque timide. Elle tremblait encore un peu, comme une flamme qui hésite dans le vent. Une seconde voix la rejoignit. Puis une troisième.

Alors j'ai compris. La guerre pouvait fracasser les murs, pulvériser les vitres, réduire les immeubles en poussière. Elle pouvait éventrer la ville pierre après pierre, rue après rue, jusqu'à ne laisser derrière elle qu'un paysage de cendres et de silence. Mais il y avait une chose qu'elle ne savait pas atteindre.

Quelque chose de plus fragile que le verre. Et pourtant plus résistant que le béton. Cette obstination étrange qui pousse les hommes à se relever au matin, à ramasser les débris, à chercher la main d'un inconnu dans l'obscurité ; et parfois, même, à chanter.

Et ce matin-là, au milieu des ruines encore fumantes, sous un ciel pâle saturé de poussière, j'ai compris ce qu'était la vraie fierté. Pas celle que brandissent les hommes en uniforme dans leurs discours enflammés, pas celle des drapeaux claquant au vent, ni celle des frontières tracées au sang. Pas cette fierté dure et verticale qui pousse les nations à s'affronter jusqu'à l'épuisement, convaincues que la grandeur se mesure aux ruines laissées derrière elles. La vraie fierté était ailleurs : dans ces voix hésitantes qui osaient chanter dans

l'obscurité, dans cette main posée sur l'épaule d'un inconnu, dans ces regards fatigués qui, malgré la peur, refusaient de se détourner du monde. Une fierté fragile, presque invisible, mais obstinée ; celle des êtres humains qui, au cœur du fracas des armes et de l'orgueil des guerres, continuent simplement à se tenir debout.

Quelques semaines plus tôt, nous descendions dans la station par habitude, comme des animaux pressentant l'orage, ignorants encore que nos voix pourraient devenir des armes plus puissantes que les bombes. La guerre n'avait peut-être jamais entendu nos voix chanter sous terre. Mais si elle avait pu les entendre, alors peut-être aurait-elle compris, elle aussi, qu'elle avait déjà commencé à perdre. La guerre appartient aux nations. Mais la fierté appartient aux hommes. Car ce n'était plus la guerre qui faisait taire les hommes, mais les hommes qui tentaient de faire taire la guerre.

*À toutes les familles, aux enfants, aux femmes et aux hommes qui, en ce moment même, vivent sous le cri des sirènes et la chute des bombes.*